

Extrait du El Correo

<http://elcorreo.eu.org/Les-charognards-sont-a-l-affut-en-Bolivie>

# **Les charognards sont à l'affut en Bolivie**

- Notre Amérique - Frère Indigène -

Date de mise en ligne : mercredi 14 août 2013

---

**Copyright © El Correo - Tous droits réservés**

---

**L'été de Pau à La Paz, par Jean Ortiz. Au moment où les "Indigènes" (en Bolivie on utilise plus ce terme que celui "d'Indiens") trouvent enfin reconnaissance, considération, "protagonisme", et épanouissent leurs langues, leurs cultures, ne voilà-t-il pas qu'un recensement officiel jette un trouble inattendu.**

Au précédent recensement de 2001, 38% de la population déclarait n'appartenir à aucun des 36 peuples indigènes reconnus par la Constitution. Le recensement de 2012, à première vue, indiquerait une baisse des « *peuples premiers* ». Ils ne représenteraient que 42% de la population (les plus nombreux étant les quechuas). Ces résultats étonnants sont contestés car pour certains les questions auraient été maladroites, mal posées, les « sondeurs » inexpérimentés, le délai trop court, précipité...

Qu'à cela ne tienne : tout fait ventre pour la droite néocoloniale, « blanche », raciste, de Santa Cruz et des départements de la « demi-lune », celle qui tenta un coup de force séparatiste. Elle s'est emparée goulument de ces pourcentages pour tenter de relancer les affrontements ethniques et plaider en faveur d'une « Bolivie majoritairement métis » (entendez « blanche »), qui serait discriminée par la politique, qu'elle qualifie d'« indigéniste », du gouvernement Morales. « Finissons-en avec cette vilaine souillure indienne ! » Le racisme pointe son nez, plus long que celui de Pinocchio. La droite, l'oligarchie, ont toujours considéré les Indiens comme un handicap pour le pays, quasiment comme des animaux.

Alors tout est bon contre « le gouvernement des mouvements sociaux », y compris jouer avec le « nationalisme » racial et le feu raciste. Durant des siècles la « Bolivie métis » des colonisateurs, des capitalistes, effaça les Indiens du paysage, les nia, écrasa, exploita, « esclavisa »... On appelle cela un « ethnocide ». Le vice-président Linera confirme cette analyse : « parler de nation métis c'est en réalité occulter un ethnocide commis par une classe sociale ; parler de nation et d'Etat boliviens et de nations culturelles indigènes originelles, paysannes, permet de faire preuve du respect et de la reconnaissance des nations ancestrales, mais aussi d'affirmer une construction commune contemporaine, que nous bâtissons ensemble autour de notre identité bolivienne ».

Les résultats étonnants de ce recensement, les conditions du recensement elles-mêmes, méritent étude sereine. Le colonialisme externe et interne n'a pas désarmé ; il a toujours posé les problèmes sociaux et nationaux en termes raciaux. Aujourd'hui, être Indien est devenu enfin « normal ». On est passé de la revendication identitaire à sa matérialisation quotidienne, à la dignité retrouvée, à une citoyenneté épanouie. Cette émancipation porte en elle de grandes potentialités pour reconstruire le pays et penser le monde autrement. Le régime d'hier, excluant, fondé sur une prétendue hégémonie « non indienne » et la domination de classe des vieilles élites, des grands propriétaires, perd peu à peu du terrain. Hier, être Indien c'était être « archaïque », improductif, considéré comme un frein au « progrès », et mille autres lieux communs stigmatisants. Les rituels étaient quasiment clandestins, « honteux ». La ritualité, aujourd'hui, n'est plus l'exclusivité des seuls « Indigènes ».

Le pays se « décolonise » contre vents et marées. Le MAS et EVO MORALES ont récupéré « ce qui est communautaire, donc de tous », et une fierté nationale qui essaime. Les 36 « peuples premiers » portent désormais une révolution, et une « modernité » (qui n'est pas la nôtre, « l'occidentale », dont on sait ce qu'elle vaut). Les valeurs du « buen vivir » viennent de loin et portent loin. Il est de plus en plus difficile de caricaturer ces citoyens qui bâtissent une société où il fera bon vivre ensemble et où nul n'écrasera l'autre ni ne blessera la nature, la terre, la Pachamama (août est le mois des offrandes, du « pago », des rituels de la « wajta »). Tout cela peut expliquer sans doute pourquoi l'on se revendique désormais moins en termes d'appartenance ethnique. Qui plus est, la Bolivie n'est plus un pays majoritairement rural. Les paysans sont Indiens mais tous les Indiens ne sont pas paysans. A La Paz, ils tiennent des échoppes dans la rue, travaillent en usine ou sur les chantiers...

## Les charognards sont à l'affut en Bolivie

---

Beaucoup se sont prolétariés tout en essayant de conserver leurs traditions communautaires dans leur nouveau milieu. Il n'est pas facile de recréer et faire vivre des « communautés » dans les quartiers populaires, mais les « pratiques ancestrales » restent vivantes... Un nouveau système économique où l'Etat décentralisé (trois niveaux d'autonomies) veut jouer un vrai rôle régulateur, redistributeur, ce que l'on appelle ici la transition « post-capitaliste », se consolide progressivement, malgré des tâtonnements, des conflits et les tentatives de déstabilisation de la droite « blanche ». On est en période d'apprentissage, de laboratoire quotidien inédit.

Equilibre. Harmonie. Mise en commun, sont les maîtres-mots. Tout cela semble avoir brouillé les cartes. Ces premiers éléments d'analyse, à chaud, méritent une réflexion plus poussée, plus dialectique, plus fine, mais sans parti pris raciste.

[L'Humanité](#). Paris, 14 août 2013.

*Post-scriptum :*

\***Jean Ortiz** est un historien, journaliste, syndicaliste, maître de Conférences à l'Université de Pau, et homme politique français. Il a créé et anime depuis 1992, à Pau, le festival latinoaméricain « CulturAmérica ».